

Festival d'

Automne

Septembre – Décembre 2024

Dossier de presse

Mathilde Monnier

Territoires

Centre Pompidou

Du vendredi 27 au dimanche 29 septembre

Danse

Mathilde Monnier

Territoires

Durée: 1h30

Centre Pompidou

27 – 29 septembre

Ven. au dim. 19h30 et 21h30
8€ à 18€ | Abo. 8€ et 14€

Conception et chorégraphies Mathilde Monnier. Avec I-Fang Lin, La Ribot, Corinne Garcia, Martín Gil, Lucia García Pullés, Julien Gallée-Ferré, Rémy Héritier, Jone San Martin, Carolina Passos Sousa, Thiago Granato, Zoé Lakhnati, Andrea Givanovitch, Michael Nana, Jessica Allemann et les étudiantes et étudiants du master d'interprète du CNSMDP. Auteur, compositeur et interprète Babx. Avec la participation exceptionnelle de Philippe Katerine, le dimanche 29 septembre.

Production Association MM ; La compagnie MM est soutenue par la Drac Occitanie – ministère de la Culture ; Avec le soutien de Dance Reflections by Van Cleef & Arpels ; En partenariat avec le Conservatoire national supérieur de musique et de danse de Paris (Stéphane Pallez, présidente ; Émilie Delorme, directrice)

Le Centre Pompidou et le Festival d'Automne à Paris présentent ce spectacle en coréalisation.

Avec le soutien de Dance Reflections by Van Cleef & Arpels.

DANCE BY
REFLECTIONS
VAN CLEEF & ARPELS

Investissant les galeries du Centre Pompidou le temps d'un week-end, Mathilde Monnier propose avec *Territoires* un travail sur la mémoire et la circulation, comme «une collection de 30 ans de gestes issus de ses créations». Une façon de faire jouer la mémoire au présent, dès maintenant, ou par anticipation.

Comment construire une mémoire de la danse qui ne passe pas par la seule reconstitution des spectacles, mais soit capable de réduire la quintessence des œuvres à des effets de citations gestuelles, se demande Mathilde Monnier. Alors que le Centre Pompidou se prépare à fermer pour d'importants travaux, la chorégraphe fait du Musée national d'art moderne le terrain de jeu idéal pour défricher ces territoires. De pièce en pièce, Mathilde Monnier a constitué un corpus chorégraphique unique dialoguant avec le texte et l'art contemporain, la musique et le documentaire. Jamais là où on l'espère, cette artiste sur le fil déjoue les attentes une fois de plus. *Territoires* permettra de remettre ces gestes en circulation, de les actualiser. «En sortant les gestes du spectacle, de leur contexte chorégraphique, on leur redonne une actualité, une autonomie, on les offre aux spectateurs comme des gestes pour le présent». *Territoires* est une œuvre pour se souvenir que l'on est vivant.

Centre
Pompidou 

Contacts presse

Festival d'Automne

Rémi Fort
r.fort@festival-automne.com
06 62 87 65 32
Yoann Doto
y.doto@festival-automne.com
06 29 79 46 14

Centre Pompidou

Opus 64 – Arnaud Pain
a.pain@opus64.com
01 40 26 77 94

| Comment vos chorégraphies vivent en vous ?

Mathilde Monnier : Elles vivent, je dirais, à la manière de sentiments paradoxaux. Elles font signe de manque comme elles font signe de plein, de présence. Avec l'idée que l'on puisse les reprendre, les déplacer. C'est vrai que l'on vit beaucoup avec toutes ces pièces de répertoire bien que toutes mes chorégraphies n'aient pas le même statut à mes yeux. Il y a des créations que je pourrais presque danser demain et d'autres qui se sont complètement effacées. C'est comme un surgissement entre le passé et le présent. Avec le temps, j'ai bien sûr constitué un répertoire assez large, sur lequel je peux m'appuyer. Comme un tapis de danse.

| Ces pièces forment-elles un récit au final ?

MM : Sans doute, surtout dans le sens où elles sont liées d'une certaine manière. La fin d'une pièce et le début de quelque chose d'autre. Même si ce récit n'est pas linéaire, pas uniforme. De plus je retrouve dans le corps des danseurs leur histoire, comme la mienne. Si récit il y a, il est partagé.

| Vous évoquez une « collection de gestes » pour présenter ce projet *Territoires*.

MM : Et la collection renvoie inévitablement à la question du musée. Mais ce qui m'intéresse c'est la persistance des gestes chorégraphiques. Cette question est celle de la généalogie et comment elle s'inscrit dans le temps long. L'essence d'une pièce repose avant tout sur les gestes. Et on peut dès lors les montrer dans un musée. Je pourrais dire que les pièces vieillissent mais pas les gestes en définitive.

| Vous n'êtes pas si éloignée de l'acte de montage au sens cinématographique du terme avec cette proposition.

MM : Disons que ce que le spectateur va voir ce n'est pas un montage *cut* mais une approche du temps, un questionnement sur le vieillissement. La collection, ou l'idée de la collection, fait que cela dépasse la simple interrogation sur ce qui est obsolète et ce qui ne l'est pas. J'aime assez l'idée de mettre des choses en lien, y compris lorsque cela ne paraît pas évident. Un cinéaste comme Jean-Luc Godard a souvent trouvé un lien entre certaines images là où on pouvait penser qu'il n'y en avait pas. Dès lors, comment réécrire mon histoire en dansant.

| Vous parliez de mémoire, pourrait-on dire qu'elle est partagée y compris avec le public ?

MM : Effectivement. Les danseurs prennent ici la parole, expliquent leurs gestes. Ils montrent comment ils ont traversé telle ou telle œuvre. Le public peut partager ce qui, d'une certaine façon, est assez rare. Je laisse les solistes réinterpréter, que ce soit en paroles ou en gestes. Au public de faire « son » spectacle, je ne lui impose pas une dramaturgie. Par sa simple présence, le spectateur « active » ainsi *Territoires*. Il devient son propre monteur pour reprendre cette référence cinématographique. Le rapport est ainsi plus simple, il n'y a pas vraiment de début, pas de fin. Le danseur lance sa bande-son, se met en mouvement puis

explique. Le protocole est on ne peut plus limpide.

| Vous évoquez la part importante laissée aux interprètes dans l'activation des gestes constituant *Territoires*.

MM : Je les vois comme auteurs de leurs gestes, je les responsabilise. Il faut lâcher prise avec le temps pour que la mémoire revienne. Ensuite un geste en entraîne un autre. En dansant moi-même, je lâche le poids que ces pièces représentent pour moi, leur « institution ». J'ai enlevé les costumes, les lumières de scène, le décor. Ce qui était le contexte de la création. Nous nous retrouvons avec ce qui est l'essence même de la chorégraphie. Avec des danseurs qui rendent in situ le geste. Les interprètes sont constamment en évolution, ils sont traversés de tout ce qu'ils ont dansé avec moi ou d'autres.

| Vous avez dû faire des choix dans votre répertoire.

MM : Je ne pouvais pas tout montrer ! Ce que nous avons décidé de garder, ce sont des extraits qui n'ont pas vieilli à nos yeux. Parfois un fragment est plus intéressant que la pièce elle-même. Plusieurs générations s'y croisent, de 25 à 64 ans. Au Festival d'Automne, il y aura sans doute des élèves du conservatoire de danse de Paris avec lesquels j'ai créé une pièce. Ils sont encore plus jeunes. Est-ce que cela fait portrait ou monographie ? Forcément du point de vue de mon répertoire.

| Danser dans les salles d'un musée, qui plus est aussi reconnu que le Centre Pompidou, cela oblige à penser autrement le motif de la représentation ?

MM : Ce qui est plastique dans cette démarche, c'est l'espace. Donc en fonction des pièces, je vais les mettre dans telle ou telle salle. Le contexte apporte cette dimension à des œuvres débarrassées de leur cadre d'origine, la scène. J'espère que la danse à cette puissance, qu'elle peut se confronter à des toiles dans l'espace du musée. Nous autres chorégraphes et danseurs avons une mémoire des lieux. On sent cela très fort en revenant dans certains théâtres, certains espaces. Je me dis qu'exister à travers les gestes à Beaubourg, ce n'est pas rien.

| Justement, on voit un réel intérêt des institutions muséales pour la chorégraphie, la performance.

MM : Une pièce de danse a une certaine valeur à sa première, puis, dans une certaine mesure, cette valeur diminue au fur et à mesure des représentations. L'intérêt des musées légitime cette idée que les gestes dansés ont une vraie valeur. Il y avait chez les chorégraphes des années 80 de vraies discussions sur le passé de la danse.

| Comment est né *Territoires* ?

MM : Il y a trois ans, nous avons donné ce prototype qu'était *Territoires* à la Halle Tropisme à Montpellier. Il y avait cette volonté de penser le projet de manière assez simple, presque intuitive. Un peu comme un portrait d'une génération sur 30 ans, des personnes que j'ai accompagnées et qui m'ont accompagnée. Le projet évolue tout le temps depuis, prenant la forme d'un puzzle. Je me vois le

donner encore très longtemps. Mais ce qui est inestimable à mes yeux, c'est la joie que les interprètes ont à le faire.

Vous êtes une des danseuses du projet.
Quels sont les gestes que vous avez décidé de montrer ?

MM : Sans doute des fragments de *Please, Please, Please* ou *Records*. Peut-être aussi de *Gustavia*. Il y a également des inédits, des extraits de pièces jamais montrées. J'espère retrouver Philippe Katherine également l'espace d'un instant dansé-chanté. *Territoires*, dans son titre même, permet de se reconnecter à soi-même, d'explorer son propre territoire.

Propos recueillis par Philippe Noisette, mars 2024.

Biographie

Mathilde Monnier

Venue à la danse tardivement et après une expérience de danseuse dans les compagnies de Viola Farber et François Verret, Mathilde Monnier s'intéresse à la chorégraphie dès 1984, alternant des créations de groupe, solos et duos. De pièce en pièce, elle déjoue les attentes en présentant un travail en constant renouvellement. Ses questionnements artistiques sont liés à des problématiques d'écriture du mouvement en lien avec des questions plus larges comme « l'en commun », le rapport à la musique, la mémoire. Ses spectacles tels *Pour Antigone*, *Déroutes*, *Les lieux de là*, *Surrogate Cities*, *Soapéra* ou *Twin paradox* sont invités sur les plus grandes scènes et festivals internationaux. Elle alterne la création de projets qu'elle signe seule avec des projets en cosignature, rencontrant différentes personnalités du monde de l'art : Katerine, Christine Angot, La Ribot, Heiner Goebbels... Elle a dirigé le Centre chorégraphique de Montpellier de 1994 à 2014, puis le CND Centre national de la danse à Paris de 2014 à 2019. Mathilde Monnier reprend son travail de création avec plusieurs pièces *Please Please Please* (2019) qu'elle crée en collaboration avec La Ribot & Tiago Rodriguez, *Records* (2021) et *Black Lights* (2023).

Mathilde Monnier au Festival d'Automne :

2019	<i>Please Please Please</i> avec La Ribot et Tiago Rodrigues (Espace 1789/Saint-Ouen, Centre Pompidou)
2011	<i>Pudique Acide / Extasis</i> avec Jean-François Duroure (Théâtre de la Cité internationale)
2010	<i>Soapéra</i> avec Dominique Figarella (Centre Pompidou)
2008	<i>Gustavia</i> avec La Ribot (Centre Pompidou)
2007	<i>Tempo 76</i> (Théâtre de la Ville)
2005	<i>frère&soeur</i> (Centre Pompidou) <i>La Place du singe</i> avec Christine Angot (La Colline – Théâtre National)
2004	<i>Publique</i> (Théâtre de la Ville)
2002	<i>Déroutes</i> (Théâtre de Gennevilliers)
1999	<i>Les lieux de là</i> , musique de Heiner Goebbels (Théâtre de la Ville)
1992	<i>Chinoiserie</i> (Théâtre du Rond-Point)
1987	<i>Mort de rire</i> avec Jean-François Duroure (Théâtre de la Ville)